

La conception de Bernard Pottier

La sémantique n'a pas à se prononcer sur le contenu propre de ces unités, mais doit jouer plus sur ce qui est d'ordre *substantiel* que ce qui est de nature *relationnelle*. De ce point de vue, il nous faudra saisir dans cette hypothèse avancée, la conception de B. Pottier qui indique que l'approche comparative de ces sèmes est de renvoyer plutôt aux *choses* (du domaine des notions) elles-mêmes, qu'à leur *nature intrinsèque* (articulation proprement sémantique). C'est-à-dire que, pour B. Pottier, l'analyse sémique doit procéder, préalablement, à une parenté plus étroite entre les unités comparées. Cependant, cette analyse semble encore plus difficile à explorer, vue que l'analyse identifie chaque fois un "ensemble" de sémèmes, comme dans l'essai.

À la différence de B. Pottier, le *sème* ne sera pas saisi, pour nous, comme une unité à visée *substantielle* (qui dirait ce que sont positivement les choses, les entités et les relations), mais à visée *différentielle* (indiquant plutôt ce qu'elles ne sont pas les unes par rapport aux autres). Alors que B. Pottier ne s'exerce que sur l'axe des contradictoires (présence/absence), nous voudrions avoir recours autant sinon plus, à l'axe des contraires (de type : soleils / soleil), et aux axes des oppositions graduelles (sombre / clair). Ici, nous concevons le terme *sème*⁵²⁰ comme un élément d'une catégorie sémique, dont l'un des deux termes est présent dans un sémème, et l'autre dans l'autre sémème. C'est ainsi que, nous allons opposer les deux sémèmes *soleils / soleil*, l'un à l'autre, eu égard à la catégorie sémique pluriel / singulier, sans trop nous soucier du contenu positif. A la différence de l'analyse syntaxique par exemple qui se doit de définir ce qu'est le "pluriel" et le "singulier", la sémantique, quant à elle, va concevoir cette opposition "contradictoire" (de l'absence vs présence d'un trait) que sous son aspect discriminant, sans essayer de résoudre des problèmes linguistiques (de fonction et de mode).

Vu cette analyse, nous rejoignons ici B. Pottier, à propos de la catégorie sémique, de nature différentielle, qui est perceptible que sur un fond de

⁵²⁰ Le sème - est un terme aboutissant de la relation d'opposition, reconnaissable entre au moins deux sémèmes donnés. Dans *Analyse sémantique du discours*, à la page.184. Pareillement, B. Pottier le définit comme « *l'unité minimale distinctive d'un sémème par rapport à d'autres sémèmes associés dans un ensemble d'expérience* » dans sa *Théorie et analyse en linguistique*, p.80. Mais, pour A.J. Greimas, dans sa *Sémantique structurale*, le sème est [une unité minimale de sens].

ressemblance. Si “soleil” et “soleils” se distinguent selon la catégorie “singulier” et “pluriel”, ils ont au moins en commun le sème /corps céleste /, affecté des traits /+concret/ et /+année/, qui s’oppose à /+abstrait/ et /+jour/, eu égard aux rapports éclatant / éclipse, visible /invisible, et calendrier/journée. Ainsi, les possibilités de l’examen comparatif des sèmes paraissent difficiles à être intégrées, à travers l’essai de Bernard Pottier. Mais, qu’en est-il de la relation d’opposition, à partir d’un rapprochement de sèmes, dans l’analyse sémique de M.Tutescu ?

II.4.2.3.2. L’hypothèse de M. Tutescu

En s’appuyant sur des descriptions, à travers l’analyse sémique, la sémanticienne M. Tutescu⁵²¹ suggère des exemples comparables. De ce fait, l’on constate qu’il s’agit d’un sème possible, qui comporte un trait – pris en compte dans la comparaison avec un le xème. Si, dans l’hypothèse de M. Tutescu nous admettons, par exemple, la présence d’un air de parenté entre “soleil” et “soleils”, c’est parce qu’elle exclut, pour chacun des deux lexèmes, certains sèmes possibles, pour en faire un trait comparable.

De ce fait, l’on peut voir tout de suite que le trait corps céleste naturel ne correspond généralement pas au lexème « soleil », par exemple lorsque l’on parle d’un astre ou de midi. Or, il est clair que les lexèmes “soleil et soleils” sont constitués sur la base de sème récurrent, à savoir « la temporalité ». À ce niveau, nous pouvons remarquer que, dans l’analyse sémique, les sèmes analysables doivent être proches du point de vue sémantique. Mais, dans le cas où les unités semblent être distantes, les unes des autres, l’analyse sémique, à ce niveau, doit s’appuyer sur des éléments de référence, à savoir des traits ou des significations lexicales, afin d’effectuer un rapprochement (ou complémentaire), qui convient à l’articulation proprement sémantique. À travers ces exemples, M. Tutescu donnera un autre exemple, dans lequel les unités lexicales choisies pour l’analyse comparative - appartiennent au seul domaine du figuratif, jamais à celui du thématique. C’est en effet cet aspect qui est pris ici en considération. Ainsi, le lexème “soleil” recouvre plusieurs possibilités de sens, comme en témoigne les énoncés suivants, extraits de *Traites* :

⁵²¹ Mariana TUTESCU, *Précis de sémantique*, Paris, Klincksieck, 1979.

- « Les enfants de ces nouveaux *soleils* » (p.29).
- « Une ville sous ces *soleils* » (p.37)
- « [...] que d'habiles escrocs entretenaient pour exploiter les villageois sous ces *soleils* » (p.46).
- « Manquer régulièrement à sa parole faisait partie de *l'esprit de ces soleils* » (p.24)

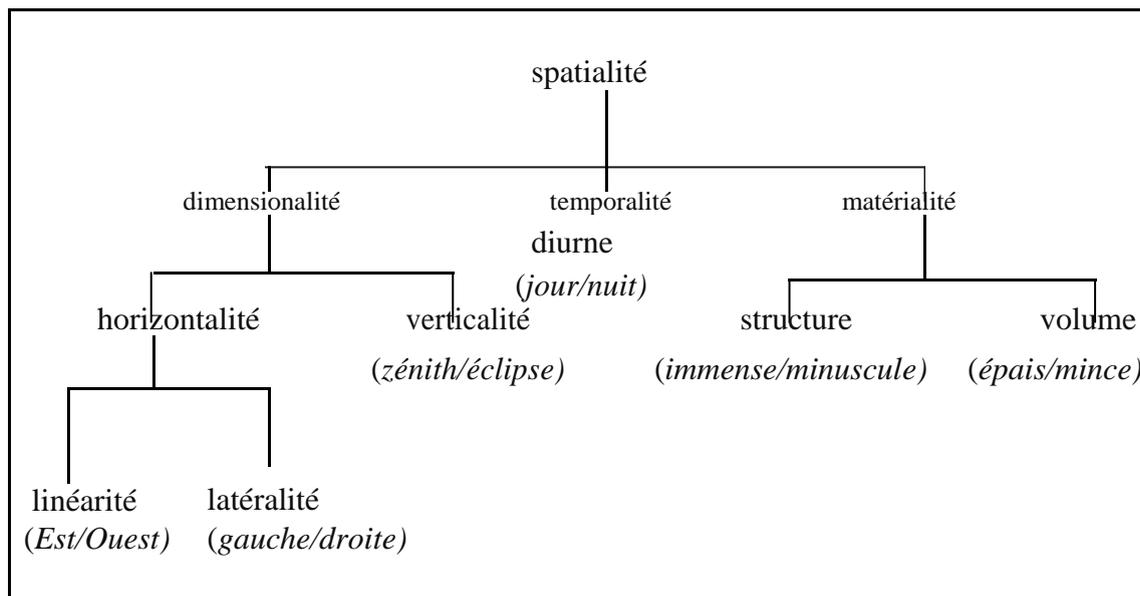
Ici, chacune de ces éventualités de sens est appelée sémème et s'accorde à une acception typique du lexème, à une classe de contexte . À travers cette analyse, l'on ne peut pas saisir un trait de comparaison. C'est dire que l'analyse sémantique au cours de l'illustration ne porte pas en réalité sur les lexèmes, mais, plus restrictivement, sur les sémèmes. Ainsi donc, l'on passe, subtilement, du domaine de la langue à celui du discours (dans lequel l'on n'est contraint d'utiliser et d'actualiser qu'un seul sémème).

En un mot, l'hypothèse de M. Tutescu se limite donc à la seule comparaison des sémèmes, à une parenté plus étroite entre les unités comparées dans le domaine de la sémantique. Toutes ces possibilités envisagées ne nous permettent pas de cerner, à travers l'analyse sémique, la forme d'une expression idiomatique, qu'elle soit interférée ou pas. Dans la suite de notre analyse, nous ne pouvons qu'envisager une autre hypothèse .

II.4.2.3.3. La description de A. J. Greimas

Nous allons, ici, emprunter à A. J. Greimas, dans *Sémantique structurale*⁵²², une illustration du même genre , mais avec une légère modification. L'apport de A.J. Greimas consiste d'abord, dans son hypothèse, à effectuer un simple inventaire de sèmes à leur possible hiérarchisation, et procéder ensuite à un examen comparatif des sémèmes. Dans notre analyse, nous allons attacher particulièrement une importance à la hiérarchisation, afin de pouvoir saisir les traits distinctifs du sémème "soleil", dans nos énoncés. D'où la représentation graphique suivante:

⁵²² A. J. GREIMAS, *sémantique structurale*, op. cit., p.35.



A travers cette hypothèse novatrice, nous allons appréhender, à partir d'une première approche, la relation d'opposition entre les traits hiérarchisés de ce graphique : /spatialité/ + /dimensionnalité/ + /horizontalité/ + /latéralité/ + /caractère intense/. Ainsi, de cet ensemble ordonné et hiérarchisé, l'on observe un rapport considéré comme "la partie d'un tout", de la dimensionnalité vers les différents éléments opposés qui la constitue (horizontalité vs latéralité). L'hypothèse implicite que révèle cette ramification est la relation hypotaxique⁵²³. En outre, cette représentation graphique met en exergue une opposition liant chaque lexème (mis entre parenthèses), situé au bas du tableau.

Nous mettons donc en pratique la seconde hypothèse : celle qui considère le lexème "soleil" comme une reproduction d'expression traditionnelle, dans les énoncés, ci-dessus. Ainsi, les connotations qui se dégagent, de ces énoncés, déterminent une signification puisque leur interprétation n'est possible que par extension du contexte donné, aux sémèmes "soleils" qui constituent ces idiomes. Le lexème « soleils » est interprété dans un sens différent de celui que nous lui attribuons aujourd'hui. Ici, l'usage de ce lexème "soleil" est en dehors de toute connotation spatiale. Au pluriel, il correspond dans ces actes énonciatifs, d'abord et dans la société traditionnelle ensuite - à deux phénomènes. Ainsi, "soleils" peut désigner : des jours, le temps, l'époque, la période, une connotation temporelle.

⁵²³ J. COURTÈS, *Analyse sémiotique du discours*, op. cit., p. 187

Nous pouvons remarquer que l'expression "ces soleils" en français est soit impossible, soit poétique, mais apparaît dans ces énoncés. En fait, l'utilisation du pluriel est aussi liée aux éléments définitionnels qu'inventorie le langage malinké . Ce que suggère ce pluriel "ces soleils" est comme pour annoncer des faits socio-historiques, ou comme un parti pris désignant une appellation de type "prédicat social". Mais, l'usage d'un pluriel inhabituel et le léger gauchissement de la langue française, dans ces énoncés, peut aussi apparaître comme un signifiant, dans le cadre thématique ou conceptuel. Ainsi, notre hypothèse entretient déjà un lien hypérotaxique⁵²⁴. En tenant compte du pluriel de ce lexème, l'on opposera alors la partie apparente à la partie sous-jacente : d'abord, elle se définit comme apparente aux aspects temporels, ensuite la partie confuse serait vue comme celle qui véhicule les faits sociaux, précisément les tares sociales .

Après toutes ces hypothèses, revenons enfin à l'étude de l'interférence appliquée à l'expression idiomatique. Ici, l'analyse interférentielle est celle d'une démonstration qui part du fait que de la *forme de l'expression*, répondent d'autres traits distinctifs de la *forme du contenu*, à partir d'un noyau sémique. Autrement dit, le noyau sémique obtenu représente le contact interférentiel de deux expressions distinctes. Ainsi, l'analyse interférentielle a pu nous montrer en quoi ces énoncés retenus appartiennent formellement aux articulations proprement idiomatiques, lorsqu'on les assigne à un examen comparatif.

D'une manière générale, l'interférence étant, dans le texte, le transfert d'une expression, son contenu sémantique - trouve sa pleine réalité que par rapport au contact de mots transcrits. La langue traditionnelle (malinké), comme toute langue, telle que le français, offre des possibilités linguistiques qui participent de son originalité. Ainsi, l'analyse interférentielle apparaît comme une de ces possibilités linguistiques, au contact de ces deux langues, mais qui, tout de même, révèle de la signification. Cette signification sera celle qui constitue également un effet de style certain, un critère esthétique dans lequel les images s'appliquent à relever des phrases consacrées à une forme d'énonciation : celle des images à travers les mots .

⁵²⁴ *Op. cit.*, p.187.

II.4.2.4. L'interférence, à partir d'images-mots

L'analyse des images-mots dans notre corpus revient, à interpréter l'usage que le narrateur fait de chaque sème. Car la plupart des sèmes, de par leurs alliances, leur glissement hardi dans un contexte lexical ou périphrastique⁵²⁵ qui leur est étranger, se détournent de leur dénotation habituelle pour se charger de nouvelles valeurs sémantiques, d'où l'expression d'"images-mots" - saisie à travers le discours du narrateur. Le narrateur, en effet, dans son discours n'a rien inventé; sa seule invention, s'il doit en exister une - elle est alors d'importance - est d'avoir tenu à présenter socialement et linguistiquement un univers traditionnel, à savoir celui des « Blakoros ».

Quoi de plus objectif en apparence, pourtant, que le mot "Blakoros" ? Mais en apparence seulement. Dénommer ce sémème, c'est décerner des sèmes (signifiants) qui permettent son identification à révéler des mots, à travers une image. Cette identification objective peut facilement offrir l'image que représentent tous sémèmes. Cependant, l'on s'aperçoit que la saisie d'une image par un mot procède par dénomination objective, qui paraît subjective, dans la mesure où il existe toujours plusieurs unités lexicales. De ce fait, ces unités lexicales, sans être synonymes, peuvent jouer concurremment ce rôle dénommatif, étant donné que tout sémème est constitué d'un ensemble illimité de propriétés dont certains seulement seront retenues sous forme de sèmes par l'unité signifiante adoptée.

Ainsi, la dénomination de "Blakoros" paraît objective en apparence. Mais, au niveau figuratif, d'où pourrait être interprété ce sémème, l'on remarque une subjectivité langagière. Cette subjectivité langagière, comme une opération dénommatif, n'est jamais innocente, et toute désignation, de telle sorte, est nécessairement tendancieuse. Même une phrase telle que : « Sous le pouvoir des Blakoros » est en ce sens subjective, puisqu'elle choisit de désigner le rang social de ces actants sujets, à l'aide d'une image péjorative, à savoir la "poignée de profiteur".

⁵²⁵ La périphrase prédique implicitement ou explicitement sur l'objet ou le mot dénoté. Elle est en fait, une figure de rhétorique qui substitue au terme propre et unique une suite de mots qui la définit ou la paraphrase de manière imagée.

C'est-à-dire qu'à travers leur statut social⁵²⁶, le narrateur procède par une représentation conceptuelle, selon laquelle des positions intermédiaires dans un ensemble hiérarchisé identifient implicitement cette « race d'affameurs ». De ce fait, nous remarquons qu'aucun item lexical ne saurait être utilisé en toute objectivité. Ici, nous distinguons, une fois de plus, à partir de l'expression "image-mot", des différents degrés au sein de cette subjectivité interprétative visant à interpréter le référent, à travers toutes exploitations argumentatives. En revanche, sont à considérer comme constamment interprétatifs, autant d'images-mots indiquant que le sujet d'énonciation se trouve émotionnellement impliqué dans l'énoncé – ou dans une énonciation, au sein de laquelle des expressions (images mots) emphatisent le référent, à travers certaines propriétés qui impliquent la subjectivité, une véritable option analytique.

D'abord, comme une expression psychologique et affective, lors même qu'il prédique sur un actant de l'énoncé, ces termes comportent une interprétation dont l'affect essaie d'annihiler la valeur subjective à l'aide d'une opération d'objectivité : « Au bord du fleuve, tout le monde impuissant [...] quand, *calmement*, Bahahonan jura de tuer Finba »⁵²⁷, « Kaméléfata hésita. Cette question l'*embarrassait*... »⁵²⁸. Dans la suite de cette approche, il convient de dégager une propriété évaluative non axiologique, comme pour signifier une subjectivité. Le tyran de *L'œuf du monde*, c'est tantôt « Penba, Fin-ba », tantôt « La-Grande-Chose »⁵²⁹ ou le « Tout-Puissant »⁵³⁰. Ensuite, en étudiant un autre critère dénommatif, mais généralisant ou au contraire particularisant, il est à noter que, les actants, les personnages repérés dans l'ensemble dénotatif de cette société traditionnelle sont, en effet, mal connotés, par le narrateur - permettant de les déconsidérer globalement, et leur attribuer le terme de « Biékissès »⁵³¹. À la suite de ce critère généralisant, le narrateur par une dénomination euphémistique et de manière subjective, nous présente, cette poignée

⁵²⁶ Lorsque le narrateur dénomme les personnages de *Traites*, leur statut social est imagé d'une manière pyramidale, une classification dans l'ordre hiérarchie. Dans *Traites*, p.74, la classification est la suivante : « les maîtres d'école » après, est représenté « les infirmières », « les commis de l'administration » et, enfin « les riches ».

⁵²⁷ *L'œuf du monde*, op. cit., p.22.

⁵²⁸ *Kaméléfata*, op. cit., p.50.

⁵²⁹ *L'œuf du monde*, op. cit., p.39.

⁵³⁰ *Op. cit.*, p.44.

⁵³¹ L'expression « Biékissès » signifie, selon le narrateur, un ensemble de personnes présentant des caractères communs, dont les qualités socioculturelles sont altérées, puisque leur initiation apparaît comme une déviation, dans laquelle leur action fait étalage de toutes qualités avilissantes ou d'une abâtardie.

de personnes, qualifiée de « blakoroni » et imagée par leur bas âge - ayant précocement l'attitude des dirigeants insensés. Enfin, nous remarquons que le narrateur est aussi le maître de ces choix dénominatifs. Mais, il fait intervenir des images-mots (des sèmes) explicitement (sont sous-jacent), au niveau référentiel.

-l'établissement d'expressions en opposition. Le narrateur fait la distinction entre des termes de l'oralité traditionnelle : « Le mogoya n'a pas atteint les blakoros »⁵³², et des expressions écrites telles que : « le blakoroya »⁵³³, « le soulamaya »⁵³⁴. Cette analyse identifie concrètement, deux sèmes dénotativement et connotativement antonymiques:

le "magoya" (pratique des valeurs sociales)	vs	le "blakoros" (l'abâtardise)
le "soulamaya" (exaltation des qualités fondamentales / "solidarité" par les vieillards)	vs	le "blakoroya" (dévalorisation des relations humaines, des valeurs traditionnelles par les jeunes)

- l'établissement entre des sèmes, de relations logiques (une même structure), ramène à celle d'une axiologie, laquelle se réalise apparemment, par divers procédés lexicaux, conformes au bon sens, à la cohérence ou au rationnel. Ces éléments distincts se présentent ainsi : « seul "le soulamaya se trouvait seulement dans le cœur des vieux »⁵³⁵, comme une valeur et/ou une qualité fondamentale qui constituent le socle de la société traditionnelle , tel que « le Mogoya, le sens des relations humaines et du savoir-vivre »⁵³⁶.

Ici, nous pouvons le remarquer : la logique → "qualités fondamentales" versus le bon sens → "savoir-vivre". Ainsi, les images-mots ou les sèmes qui énoncent, subjectivement, ces réactions affectives (la sollicitude, la gentillesse envers quelqu'un, dans le cas du bon sens) sont susceptibles d'être des sèmes qui révèlent

⁵³² *Traites, op. cit.*, p.51. L'expression est traduite comme suit : la considération des relations humaines traditionnelles est bafouée par les personnes ayant des qualités avilissantes.

⁵³³ *Op. cit.*, p.24.

⁵³⁴ *Op. cit.*, p.51.

⁵³⁵ *Op. cit.*,

⁵³⁶ *Op. cit.*,

un aspect axiologique. Il y a incontestablement, dans les œuvres romanesques de notre écrivain, à partir d'une cohérence entre deux niveaux de langues, une source engendrant une interférence, au plan narratif. C'est-à-dire que l'interférence a consisté, dans cette étape, à prendre en considération la distinction et les corrélations entre niveaux sémantiques. Et dans cette analyse figurative, l'interférence, à partir d'images-mots, va pouvoir révéler un contenu fondamental sous-jacent, qui est censé rendre compte de ce que nous pouvons appeler la signification. Autrement dit, ces interprétations risquent de donner prise à des inférences idéologiquement dramatiques et marquées négativement (du genre « les "blakoros", c'est pas étonnant »).

En un mot, l'interprétation subjective d'expression traditionnelle a pu dévoiler des images, et cela montre que nous sommes dans un univers traditionnel que manifeste la forme figurative du terme "Blakoros", qui, par la fréquence de l'usage, semble devenir un leitmotiv. Par une interférence, en effet, le narrateur cherche à nous rappeler sans cesse, par une métaphore, le message contenu dans le titre de son roman. L'amalgame intentionnel, par ailleurs provocateur, devient plus net, plus troublant par la prolifération des images à travers les mots (expressions) de la langue malinké. Dans le passage suivant, nous noterons, entre autres considérations, une autre forme particulière, à savoir celle des images-mots que renferment des sèmes récurrents.

II.4.2.5. L'interférence par images-isotopiques

À partir de plusieurs conceptions du mot image, la définition commune retenue est souvent « l'aspect visuel de la représentation, par l'image ainsi que son caractère mimétique »⁵³⁷. Mais, selon la sémiotique de C. S. Peirce, l'image peut se caractériser à partir d'un signe. C'est-à-dire que l'iconicité des signes fait partie de la définition même de l'image. Si l'image apparaît comme un signe, alors, un signe peut aussi n'être qu'iconique en représentant son objet par sa ressemblance : il s'agit entre autre d'une hypoicône (image, métaphore) susceptible de se laisser saisir par des figures de style. Si nous étendons le terme de l'image, à une relation entre discours, nous pouvons dire d'une expression qu'elle est une image lorsqu'en la

⁵³⁷ DRISS Ablali & DUCARD Dominique, *op. cit.*, p, 207.

décryptant, nous constatons qu'elle renferme souvent des figures de rhétorique (la comparaison, l'allégorie, la métaphore, etc.). Quant à l'expression "isotopie", dans la terminologie d'A. J. Greimas, elle est définie par « une récurrence dans une chaîne syntagmatique, de la même grandeur du contenu (sème) »⁵³⁸. De caractère opératoire, le concept d'isotopie désigne d'abord « l'interactivité, le long d'une chaîne syntagmatique, de classèmes qui assurent au discours-énoncé son homogénéité »⁵³⁹. En se référant à cette acception, il convient que le syntagme réunissant au moins deux figures sémiques peut être considéré comme le contexte minimal en unité et cohérent permettant d'établir une isotopie. Aussi, la présence de l'isotopie, qui indique la répétition de certains éléments sémantiques ou grammaticaux, est une condition nécessaire non seulement à la cohérence d'un texte, mais aussi et surtout à l'établissement du sens même à l'intérieur d'un texte ou d'un fragment textuel.

En outre, l'on peut parler d'une isotopie, par exemple avec l'itération de la marque du féminin dans un énoncé : « En vérité, elle fut une bonne épouse, la meilleure des femmes »⁵⁴⁰. L'isotopie existant de cet énoncé porte sur le pronom personnel féminin "elle", avec une redondance dans "épouse" et "femme". Cet énoncé expose l'isotopie de la description de l'identité ou du statut comportemental.

L'on peut comprendre l'isotopie comme « la redondance d'unité linguistique, manifeste (en phonologie ou en morphosyntaxe) ou non (au niveau sémique), qu'elle appartient au plan de l'expression ou à celui du contenu »⁵⁴¹. Cependant, le contenu qui assure l'isotopie peut être de nature très variable. Dans tous les cas, l'on peut en particulier distinguer l'isotopie qui se réalise, dans un niveau sémantique, comme « la catégorisation figurative, thématique et axiologique d'un énoncé donné : elle est comme le pivot qui permet de passer de la micro-sémantique (niveau lexématique) à la macro-sémantique (qui prend en charge un univers de discours entier), ou inversement »⁵⁴², c'est-à-dire de l'analyse de la récurrence d'un sème. L'analyse de l'isotopie est susceptible d'aboutir à la catégorie isotopique et elle produit le sens.

⁵³⁸ *op. cit.*, p.216.

⁵³⁹ A. J. GREIMAS & J. COURTÈS, *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, *op. cit.*, p.197.

⁵⁴⁰ *Les coupeurs de têtes*, *op. cit.*, p.100.

⁵⁴¹ J. COURTÈS, *Analyse sémiotique du discours*, *op. cit.*, p.196.

⁵⁴² *Op. cit.*, p. 197.

Même dans une simple comparaison comme cet exemple : “Esther est une fleur”, deux isotopies se révèlent (humaine et florale) et s’attachent à répertorier les formes et les fonds sémantiques, décrits comme des sèmes qui traduisent une beauté féminine. À travers l’étude de l’interférence d’images isotopiques, notre analyse est celle qui s’attarde à une étude des classes de contextes. À partir d’une transformation interférentielle, l’on pourra saisir les sèmes qui sont pris en considération contextuellement, tels que le montrent les traits suivants, portant sur la vieillesse illustrée par ces énoncés :

« La vieille femme se taisait. Elle n’était pas si âgée qu’on pouvait l’imaginer. Elle avait prématurément vieilli, voilà la vérité. [...] En tout cas, après quarante ans d’union avec son mari, Fatoumata en était devenue l’ombre »⁵⁴³.

Ici, l’analyse de l’isotopie, à travers le sème « vieillesse », est différente de ce que nous a énoncé le dictionnaire français. À partir, ces énoncés, ci-dessus, l’on tient compte alors de ce que la “vieillesse” renvoie à la temporalité et au social, de par la situation sociale du sujet. Ici, « Fatoumata » ou « elle » renvoie à la fois à un sujet animé, avec le trait /+humain/, susceptible de mouvement, donc au trait /+gestualité/. Il est aussi évident que l’expression « l’ombre » pertinent par rapport au /masculin/ non pas par rapport à une culture, renvoie à un espace sombre, résultant d’une absence de vie, donc au trait /+ inhumain/, sans réalité matérielle . Ce à quoi l’on ne peut s’attendre, dans l’usage qui est fait du sème « vieillesse ». Dans le cas de notre corpus, l’expression « ombre » comme un marqueur isotopique peut révéler l’espace restreint de la position de la femme dans une culture, avec pour trait particulier /+ résignation/. Cette l’expression « ombre » est susceptible de correspondre à des réalités tout à fait originales, authentiques. Dans ce cas, l’expression prend une connotation de renonciation, de pitié.

En outre, ces mêmes énoncés peuvent comporter des niveaux isotopiques différents, du fait même des catégories sémiques sous-jacentes et des niveaux sémantiques du discours, sans occulter l’analyse interférentielle qu’admettent les unités sémiques en jeu. De ce fait, il revient à une analyse comparative des

⁵⁴³ *Traites, op. cit.*, p.22.

sémèmes de l'énoncé de les corrélés les uns aux autres, par un rapport qui les sous-tend.

niveau sémantique	catégories isotopiques
niveau thématique	résigner vs protester
niveau axiologique	asservie (dysphorie) vs liberté (euphorie)
niveau figuratif	taire vs parler vieille vs jeune prématuré vs maturité vérité vs mensonge union vs divorce (séparation) ombre vs lumière

De cette articulation isotopique, d'ordre donc sémantique, l'analyse interférentielle nous a permis de véhiculer les sèmes moulés dans les images qui débrident l'imagination et provoquent les sens. En réalité, il s'agit d'un usage d'expressions ou, plus exactement, du style qui met à nu les images métaphoriques que renferment notre corpus, en langue française. En outre, l'analyse de l'énonciation appliquée à l'image des isotopies se laisse saisir, à travers l'étude effectuée de la micro-sémantique à la macro-sémantique. Ainsi, dans l'énonciation du cadre figuratif, l'interférence semble tout révéler au niveau des structures linguistiques. Cependant, qu'en est-il de l'analyse de l'interférence, dans le cadre narratif ?

II.4.2.6. Du niveau narratif à l'interférence du sens

En sémiotique, la narrativité ne désigne pas un genre particulier de discours. Elle marque : « le phénomène de succession d'états et de transformations inscrits dans le discours et responsable de la production du sens . »⁵⁴⁴, mais elle présente un niveau de discours (discours narratif ou non-narratif) et un type d'organisation de la

⁵⁴⁴ D. BERTRAND, *Précis de sémiotique littéraire*, op. cit., p.183

forme du contenu⁵⁴⁵. Pris au niveau de son organisation narrative, un texte manifeste une succession d'états et de transformations, un enchaînement et une articulation de programmes d'action supposant des rôles ou des fonctions tenues par des acteurs (actants et rôles actantiels). Nous pouvons dire que ce « cadre narratif est le repérage des états et des transformations et la représentation rigoureuse des écarts, des différences qu'ils font apparaître sous le mode de la succession »⁵⁴⁶.

De ce fait, le récit peut s'analyser en termes *d'énoncés d'état et d'énoncés du faire*. Subséquemment, parler d'énoncé, c'est faire allusion à la narrativité, au narré du discours. Ici déjà, dans la théorie sémiotique apparaît la question fondamentale de la dépendance entre ces deux niveaux, précisément celle de la structure discursive et de la structure narrative. La preuve est que :

« les structures discursives relèvent de l'instance de l'énonciation et que cette instance suprême est dominée par l'énonciateur, producteur des énoncés narratifs, les structures sémio-narratives apparaîtront, dans ce cas, subordonnées aux structures discursives »⁵⁴⁷.

Cependant, l'on peut affirmer un point de vue différent, à travers ces deux structures. Il s'agit, à ce niveau, des structures narratives profondes qui contiennent à la fois le discursif et le narratif. Et c'est pour cela qu'elles sont responsables de la production de la signification à elles toutes seules. La particularité de cette structure profonde est que l'on peut analyser le narratif sans jamais étudier le discursif. Ainsi, nous pourrions aussi comprendre la disposition que nous admettons en saisissant dans «les structures narratives profondes l'instance susceptible de rendre compte du surgissement et de l'élaboration de toute signification [...] d'articuler également les différentes formes de la compétence discursive »⁵⁴⁸. De ce fait, ces structures sémiotiques (narratives et sémio-narratives) sont une source sûre des formes signifiantes fondamentales, de ce que F. Saussure appelle la "langue" et de E.

⁵⁴⁵ *Op. cit.*,

⁵⁴⁶ A. J. GREIMAS & J. COURTÈS, *op. cit.*, p. 248.

⁵⁴⁷ *Op. cit.*, p.249.

⁵⁴⁸ *Op. cit.*, p.249.

Benveniste, une langue qui admet comme prémisse d'un raisonnement une manifestation discursive.

En un mot, la narrativité est considérée comme le *principe organisateur de tout discours*⁵⁴⁹. Ainsi, cela pourrait être une des preuves de l'analyse d'un énoncé dans un cadre narratif. Appliquée à une perspective interférentielle, cette approche narrative sera pour nous, un moyen à partir duquel l'on assiste à une corrélation entre deux systèmes de langage, lié à des investissements sémantiques et/ou à des articulations syntaxiques, visant à souligner le passage d'un acte énonciatif à un autre, dans l'organisation d'un discours narratif. Partant de ce fait, nous étudierons, à travers les formes orales traditionnelles, un genre habituellement utilisé dans une aire culturelle, issu du cadre narratif.

II.4.2.7. L'interférence, appliquée à un genre narratif

Les genres littéraires adaptés au contexte traditionnel sont les genres traditionnels oraux (l'épopée, le mythe, le conte) connus et narrés presque tous de la même manière. Par l'interférence appliquée à ces genres narratifs, nous découvrons un aspect des pratiques signifiantes en acte, où l'acte de l'énonciation ne jouit au mieux que d'une corrélation, qui assure au récit sa cohérence. Ceci précisé, nous en donnons un exemple dans le récit extrait de *Liens* :

« Pourquoi donc avait-il fui ? Était-ce parce qu'il voulait simplement échapper à l'emprise presque magnétique que secrétaient le regard et le sourire de la femme des eaux ? [...] On racontait qu'à de rares occasions elle apparaissait à un homme qu'elle aimait. Elle lui avouait son amour et elle pouvait le combler de richesses fabuleuses. Mais l'amour de Mami Watta était très lourd à porter. [...]. Bomey attendait que la déesse eût fini de parler. -Mais, continua la femme, tu ne seras qu'à moi. Rien qu'à moi [...] Alors, d'une voix douce mais sûre il donna sa réponse. - Non. [...] - Je m'en vais, dit-elle. Il y a dans cette vie où tu veux t'intégrer assez de difficultés sans que je m'en mêle. Adieu »⁵⁵⁰.

⁵⁴⁹ *op. cit.*,

⁵⁵⁰ *Liens, op. cit.*, pp.66-75.

Ce conte pourrait être une histoire racontée par un locuteur. Mais, l'on est en mesure d'examiner ce récit dont chaque allocutaire s'accorde à reconnaître qu'il relève, par excellence de la narrativité. Ainsi, de l'enchantement au désenchantement, il y a un parcours qui se conforme à la règle d'un récit narratif. Cependant, il est possible d'imaginer un parcours inverse, dans le cadre d'une *succession* d'états et de prévoir ainsi des états "réversifs".

En fait, du point de vue de l'organisation dans cet énoncé, l'on peut le remarquer, le récit ci-dessus, commence avec une situation initiale fascinante, d'émerveillement, et s'achève sur un état final dysphorique indiqué par la désillusion de la déesse. À l'inverse de la situation initiale de Bomey, l'actant sujet, l'on part d'une influence, d'une *emprise* subit pour aboutir à un état final d'euphorique, de délivrance. Aussi, l'on pourrait proposer une transformation à ce récit, à savoir d'un état de bonheur « le sourire de la déesse » en un état de tristesse « Je m'en vais », « Adieu ». Vu cette orientation sémio-narrative, nous pouvons déterminer ce genre oral comme un récit de succession, de transformations entre des états (initial et final). En effet, cette transformation d'état établit une corrélation, qui se joue sur un rapport tout à fait comparable⁵⁵¹, celui qui oppose la situation "comblée" (initiale) au "manque" (finale) : Mami wata, magnifiée au début du récit, elle sera dépréciée à la fin. Cet énoncé implique la distinction d'au moins deux états que séparent leurs contenus respectifs. En outre, l'on découvre qu'au cours de la narration du récit, il s'opère une inversion des contenus de la signification, à savoir un terme initial se métamorphose en un terme contraire ou pour le moins contradictoire (lequel pourrait

⁵⁵¹ La *transformation* entre état initial et état final est un postulat archi apprécié, qui nous vient d'abord de Vladimir Propp, (à travers l'analyse structurale de la morphologie du conte) ; ensuite de l'analyse structurale de Claude Bremond (qui comprend un état initial, une transformation et un état final) et enfin par A. J. Greimas et bien d'autres chercheurs. Ainsi, A. J. Greimas constate, à la suite de V. Propp que la transformation serait l'actualisation d'une narrativité abstraite. Dans laquelle, l'on découvre qu'au cours des événements il s'opère une inversion des contenus de la signification : un terme initial se métamorphose en un terme contraire ou pour le moins contradictoire (lequel pourrait être analysé dans le carré sémiotique).

Ainsi, l'étude de la structure narrative est apparu comme un point théorique connu à partir duquel la sémiotique narrative a pu se construire. Dans la structure narrative les *débuts* (état initial) et les *fins* (état final) de roman sont très notables et significatifs : l'on doit les confronter en lisant attentivement l'ouverture et la clôture du texte, les comparer. Dans cette approche, la comparaison permet de dégager le sens profond de l'évolution des événements. Une bonne herméneutique doit s'appuyer sur l'observation des structures. Par exemple, dans une œuvre, l'on peut opposer, de façon symbolique, la nuit et le jour, l'arrivée et le départ, la guerre et la paix, l'inconscience et la prise de conscience etc., L'on notera l'importance de l'espérance du désenchantement *sous le pouvoir des blakoros*, cf à cet égard (la valeur d'un titre de notre corpus). La transformation, serait, enfin, une logique d'actions, une suite d'événements ou un "faire" transformateur du récit, à savoir celle qui préside à la naissance, au développement, à la suppression du conflit, souvent au cœur de l'intrigue. La transformation relève souvent de différents ordres : d'ordre intérieur (le cas d'une prise de conscience chez le personnage d'Abou dans *Courses*) ; d'ordre extérieur : un événement surgit et bouleverse l'équilibre d'une situation (l'exemple de la mort de Lamine et Tié'nci dans *Jusqu'au seuil de l'irréel*) ; l'ordre mixte : à la fois intérieur et extérieur, par un lien de cause à effet (la victoire du jeune Lamine provoque la naissance de l'amour chez Tié'nci).

être analysé dans le carré sémiotique). Ainsi, la comparaison entre ces états va nous permettre de dégager le sens des éléments sémio-narratifs. C'est en effet, sur l'assise d'une telle opposition que nous pouvons différencier l'état initial et l'état final d'un récit narratif, conçu, dans une narrativité, comme passage d'un état à un autre état. Telle que nous venons de la présenter, notre étude n'est pas assez fine, pour servir de fondement à la préoccupation de l'étude de l'interférence appliquée au genre narratif. Il convient maintenant de mettre en évidence cette organisation narrative élémentaire, relevant d'une sorte d'interférence, à partir d'acte du langage sous-jacent, de sa réalisation concrète dans ce genre oral, qui, elle, n'appelle pas nécessairement la manifestation de toutes les composantes d'un récit narratif.

Dans le discours ci-dessus, nous constatons que le narrateur utilise exclusivement un nom propre, (qui dénote d'un personnage notoire, ou familier, de récit traditionnel oral) dont la signification est supposée être connue de l'interlocuteur (la communauté ou le groupe ethnique auquel appartient le narrateur).

Dans le cas contraire, pour un locuteur qui est d'une culture différente du narrateur, ce dernier cité se doit de procéder par des termes dénominatifs qui sont, obligatoirement, accompagnés de périphrases définitionnelles : « la femme des eaux »⁵⁵², « la déesse des eaux »⁵⁵³. Aussi, par des prédicats explicatifs, le narrateur peut définir son personnage : « [...] elle apparaissait [qu'à l'] homme qu'elle aimait. Elle [lui] avouait son amour et elle pouvait le combler de richesses fabuleuses »⁵⁵⁴, « [...] de puissance et de gloire »⁵⁵⁵. Dans le cas où le destinataire n'existe qu'à l'état virtuel, le narrateur, par des traits descriptifs, est réduit à poser un aspect de récepteur⁵⁵⁶ ou une qualité du récepteur par rapport à laquelle il évalue le taux d'informations qui lui semblent nécessaire et suffisant pour expliciter ses objectifs illocutoires. Cependant, le taux d'informations pourrait être déficitaire ou excédentaire au récepteur effectif du message. Ici, les informations semblent être excédantes et décrivent approximativement l'objectif illocutoire, à travers ces énoncés :

⁵⁵² Liens, *op. cit.*, p.65.

⁵⁵³ *Op. cit.*, p.70.

⁵⁵⁴ *Op. cit.*, p.69.

⁵⁵⁵ *Op. cit.*, p.68.

⁵⁵⁶ Ce récepteur peut-être qualifié d'un "archirécepteur" : comme un système qui regroupe des traits distinctifs, afin de déterminer un signe ou un caractère précis.

« Un seul coup d'œil suffit à montrer qu'elle était extraordinairement belle. Elle était noire, un beau noir très foncé, presque luisant. Ses longs cheveux ondulés encadraient un visage à l'ovale parfait, venaient tomber sur des épaules superbes et s'éparpillaient sur la poitrine ferme. [...] Mais, cette femme, n'était-ce pas Mami Wata, la sirène ? [...] vision du parfait, de ce corps tout accompli, de ces grands yeux extraordinairement brillants [...] une voix très douce

»⁵⁵⁷.

La compétence culturelle de l'allocutaire peut, en effet, jouer un rôle déterminant dans le choix de telle ou telle expression dénomminative, comme l'indique cet énoncé : « Comme tous les hommes du pays, il avait entendu parler de Mami Wata »⁵⁵⁸. Mais, dans le choix des expressions dénominatives, celui de la formulation des éléments de *contenu*, en terme de *posés vs présumposés*⁵⁵⁹ se révèle, tout de même, comme un prédicat explicatif : « l'amour de Mami wata était très lourd à porter. Car c'était un amour exclusif, total sur tous les plans ». Cette compétence se trouve également dans le fonctionnement des "allusions" culturelles, ou encore dans les correctifs grâce auxquels le locuteur adapte son usage spontané à l'idiolecte de l'allocutaire. A travers ces énoncés, nous pouvons remarquer que le narrateur fait allusion à "la sirène des eaux", lorsqu'il fait allusion au nom « Mami Wata », une expression résultant de son dialecte.

L'étude de l'interférence retient davantage notre attention dans la mesure où c'est grâce à elle que l'on a pu saisir l'organisation sous -jacente des traits descriptifs, à travers les termes de dénominations entre un locuteur et allocutaire. Enfin, l'interférence implique un jeu de présuppositions, dans le sens qui part d'une formulation des éléments de contenu aux idiolectes entre interlocuteurs, une rencontre de deux langues en une série de phénomènes linguistiques distincts. Et ce sera là, que se trouve l'étude de l'interférence.

⁵⁵⁷ Liens, *op. cit.*, pp.65-67

⁵⁵⁸ *Op. cit.*, p.69.

⁵⁵⁹ Ces termes opposés sont définis comme " ce qui est supposé connu de l'allocutaire ou du destinataire".

En plus de la rencontre du français et du malinké, dans notre corpus, nous avons aussi identifié, un autre genre traditionnel relevant de la narration, mais qui détermine des taxinomies de type malinké, considérées comme genres brefs.

II.4.2.8. L'interférence de genres brefs

La forme de présence des genres brefs est le niveau superficiel de l'influence du discours oral traditionnel, dans les œuvres romanesques, consistant en des collages littéraires. Autrement dit, ce mode d'utilisation de "parole" est celui que l'on rencontre le plus fréquemment dans les littératures africaines modernes. Et comme procédé d'écriture, le collage littéraire se caractérise par l'insertion de « genres oraux non narratifs : chants, dictons, énigmes, langages tambourinés, des sons de tam-tam »⁵⁶⁰ dans les œuvres littéraires modernes.

L'on rencontre aussi des récits de toutes sortes, tels que : « les chants, les devinettes, les devises, et les salutations. »⁵⁶¹. Aussi, l'on découvre presque toujours des incantations, des énigmes, des prières dans les récits initiatiques ou à travers des chants de chasseurs, etc. Ces genres traditionnels relèvent le plus souvent d'un système de représentation ou d'un système langagier ayant pour référent, des caractéristiques d'actes énonciatifs qui renvoient à des artifices sonores traditionnels. Mais, parmi ces deux univers que sont, d'une part la représentation, et, de l'autre, la réalité, narrativement, l'emploi de ces deux univers revient à saisir le contenu d'une langue naturelle, à savoir la réalité perceptible (saisissable par les sens) considérée comme figurative. Par complémentarité au figuratif, nous avons le thématique qui concerne le monde intérieur; il s'agit du signifié, comme une construction absolument mentale.

Après avoir signalé ces précisions sur ces deux univers sémantiques, il convient de les mettre en pratique, à travers une analyse qui est à même d'explicitier une forme d'interférence. Prenons, ici, l'exemple de ces formes de communication non verbale traditionnelle, observée comme un genre bref, à savoir le tam-tam parleur, le « cor de corne de buffle »⁵⁶². Et il ne faut pas non plus occulter les

⁵⁶⁰ Bruno GNAOULE-OUPOH, *La littérature ivoirienne*, Éditions Karthala-CEDA, 2000, p. 386.

⁵⁶¹ Diana REY-HULMAN, « Pratique langagières et formes littéraires », in *Genres, formes, significations : Essais sur la littérature orale africaine*, Oxford, Jaso, 1982, p.3.

⁵⁶² Ibidem, p.33.

messages transmis par des “*cris*” qui sont comme des moyens les plus dynamiques d’entrer en contact avec l’autre. Voici, un extrait de notre corpus, ci-dessus, qui justifie l’une des formes, de la communication traditionnelle :

« Dans ce cas, pourquoi avait-il attendu une telle heure pour demander de l’aide ? [...] Tout à coup, Kaméléfata s’arrêta et fit signe à un homme de souffler dans le cor. Il savait que selon le cri perçu au village, la mystérieuse personne devrait se trouver dans la zone, à un kilomètre à la ronde. Si la personne répondait à l’appel du cor, cela signifierait qu’elle avait de bonnes intentions ; dans le cas contraire, l’ennemi ou les ennemis essaieraient de surprendre [...] Mais à peine le cor avait-il sonné que la voix répondit »⁵⁶³

Nous supposons qu’une personne étrangère présente, ignorant tout à fait ces actes de communication traditionnelle non verbale, observe l’empressement de Kaméléfata et de ses guerriers, vers un lieu précis, après le transfert de message, entre le « cri » et « l’appel du cor », livré et masqué dans des artifices sonores. Ce que cette personne aperçoit, à travers ces sonorités suivies de l’empressement des guerriers, dénote de l’ordre du figuratif, de la perception sensorielle : auditive qui provient du son du “cor” et visuelle, de l’empressement des guerriers. Mais, dans le même moment, il est susceptible que l’étranger se pose la question de savoir ce que signifie cette communication, car ce qui lui manque c’est exactement l’interprétation thématique qu’il convient d’en faire.

Ainsi, l’analyse de ces deux composantes sensorielles (le cri et le cor) est apte à révéler des rapports significatifs entre les contextes culturels, qui, eux, prennent place au plan interférentiel. Il faut reconnaître que le recours aux genres brefs est pour le monde extérieur – comme témoigne par exemple, les discours rhétoriques – servant finalement, ici, de prétexte à des interprétations sonores. Et comme message codé, une partie de nos discours quotidiens vise à faire passer des “idées”, à partir des métaphores, que l’on illustre au son mieux. De ce fait, l’on peut observer que c’est de manière sensible que l’on passe du figuratif au thématique , et

⁵⁶³ Kam éléfata, *op. cit.*, pp.35-36.

que seul, le rapport de ces deux langues naturelles est capable d'exprimer une analyse de l'interférentielle qui met en avant le lien entre le figuratif et le thématique.

Les remarques qui précèdent notre étude conduisent tout naturellement à conclure que l'acte d'énonciation est susceptible d'exposer un genre narratif traditionnel, saisissable dans un contexte d'interférence. Autrement dit, l'on peut constater que, tout acte traditionnel oral ou non verbal, à partir d'une analyse interférentielle, est une preuve de narration. En outre, cette forme de genre bref, repris, souvent, par le locuteur/narrateur, est susceptible de manifester une forme dialogique. Mais, avant l'analyse des genres oraux appliqués au cadre dialogique, nous donnerons quelques explications possibles qui nous permettraient d'appréhender d'emblée ce qu'est le principe dialogique.

II.5. Le principe dialogique

Ici, notre approche va consister à élucider quelques données sur la théorie du dialogisme, portant sur les postures générales et les concepts de base. Les chercheurs⁵⁶⁴ qui abordent les apports de M. Bakhtine retiennent le terme de polyphonie, (qui n'est utilisé par l'auteur que lors de l'analyse des romans de Dostoïevski) pour référer aux discours des personnages qui se croisent, comme autant de voix apparemment autonomes et non hiérarchisées. Ce principe repose sur « l'interaction verbale, [qui] constitue (...) la réalité fondamentale de la langue »⁵⁶⁵. Ainsi, pour le "cercle de Bakhtine" le principe dialogique postule que les discours d'un locuteur sont habités de discours antérieurs, (de voix qui résonnent dans sa parole et qui constituent le *background* culturel et idéologique) permettant la communication entre les humains. Ce principe dialogique focalise alors le regard sur des phénomènes qui semblent relever directement de ce que l'on entend par polyphonie :

⁵⁶⁴ Valentin VOLOCHINOV, *Marxisme et philosophie du langage*, 1929 ; Jacqueline AUTHIER REVUZ, « Énonciation, méta-énonciation. Hétérogénéités énonciatives et problématiques du sujet », 1998 in Robert VION, *Les sujets et leurs discours. Énonciation et interaction*, Presses de l'Université de Provence, 63-79, 1984 ; Vyostsky LEV SÉMIONOVITCH, *Pensée et langage*, Réed. 2003 ; Panel MEDVEDEV, *La méthode formelle en littérature*, 1928.

⁵⁶⁵ M. M. BAKHTINE & V. VOLOCHINOV, *Le marxisme et la philosophie du langage*, Paris, Éditions de Minuit, 1977, p.136.

« Toute causerie est chargée de transmissions et d'interprétations des paroles d'autrui. On y trouve à tout instant une "citation", une "référence" à ce qu'a dit telle personne, à ce qu' "on dit", à ce que "chacun dit", aux paroles de l'interlocuteur, à nos propres paroles antérieures, à un journal, une résolution, un document, un livre... [...] parmi toutes les paroles que nous prononçons dans la vie courante, une bonne moitié nous vient d'autrui »⁵⁶⁶.

Le "cercle de M. Bakhtine" considère le dialogisme comme une polyphonie qui se constitue entre le discours de l'énonciateur et le discours d'autres personnages ou entre deux discours internes (la voie et la conscience) d'un personnage. Mais, pour A. Jacqueline, le principe dialogisme peut-être présenté comme « une théorie de la dialogisation interne du discours »⁵⁶⁷. Dans bien des cas, la notion de polyphonie a fonctionné, selon ces chercheurs, comme un moteur favorisant les rapprochements entre énonciation et dialogisme. Si toute production est habitée des discours d'autrui c'est d'abord parce que toute conscience et toute connaissance présupposent le langage, comme le prétend O. Ducrot.

Selon O. Ducrot, le sens d'un énoncé est l'*image de son énonciation*⁵⁶⁸. Cependant le contexte dialogique qui y contribue demeure largement étranger à son contexte discursif et à son contexte interactionnel qui en déterminent partiellement le genre, l'orientation et le sens. Ainsi, le sens ne doit rien non plus aux filiations dialogiques qui l'inscrivent dans une historicité, ni à l'anticipation de l'interprétation, qui en orientent aussi bien la forme que le contenu. Dans sa conception, O. Ducrot pose que le sens dans un discours est largement appréhendé comme la complétion d'une signification linguistique de la phrase, par la prise en compte de facteurs limités à l'événement de son actualisation énonciative étroite.

En dépit de toutes ces définitions O. Ducrot consacre la conception polyphonique de l'énonciation à l'existence d'un locuteur tout puissant : « le locuteur, responsable de l'énoncé, donne existence au moyen de celui-ci, à des énonciateurs

⁵⁶⁶ Mikhaïl Mikhaïlovitch BAKHTINE, *Problème de la poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil, 1970, p. 158.

⁵⁶⁷ Jacqueline AUTHIER-REVUZ, « Hétérogénéités énonciatives », *Langages* n° 73, 98-111, 1984, p.100.

⁵⁶⁸ Ducrot OSWALD, *Les mots du discours*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, p.34.

dont il organise les points de vue et les attitudes »⁵⁶⁹. Or, cette conception met en cause la problématique de « la mise en communauté de l'énonciation »⁵⁷⁰, dans le prolongement de la conception de E. Benveniste qui présentait le locuteur comme membre d'une relation interlocutive. Mais, cette conception renvoie au modus de C. Bally qui l'utilise pour rendre compte de l'attitude du locuteur. Le « sujet modal peut être et est le plus souvent en même temps le sujet parlant »⁵⁷¹. La distinction entre sujet parlant, locuteur et énonciateur, élément central de la polyphonie énonciative, trouve son origine chez C. Bally dans *le cadre de sa théorisation de la phrase explicite*⁵⁷².

Après plusieurs approches, les linguistes ont alors distingué l'acte dialogique, à partir du locuteur, responsable du centre déictique, c'est-à-dire du contexte énonciatif immédiat de l'énoncé, ce à quoi O. Ducrot rajoute la responsabilité des actes de langage produits. En dépit de ces contradictions, O. Ducrot reste fidèle à une conception de l'énonciation, formulée dès 1980, qui, distinguant signification linguistique et sens, se propose de rendre compte de l'interprétation sémantique de l'énoncé isolé, dans un discours. Dans ce discours, le locuteur dispose inévitablement d'un point de vue sur les discours qu'il rapporte qui, même s'il n'est pas explicitement exprimé, se manifeste par des formes plus ou moins subtiles de distanciation. Il en résulte que la coexistence de voix passe le plus souvent par une hiérarchisation due à la position de l'énonciateur dominant que se construit le locuteur. Or, vue l'énoncé interprété, la véracité de l'énoncé continue d'être considérée, à la fois, comme propriété de l'énoncé isolé, qui s'actualise à partir d'une phrase, et comme propriété du locuteur dont l'énonciataire s'efforce de reconstituer comme vrai.

En un mot, pour les linguistes de l'énonciation, l'adoption du principe dialogique impose d'abord un changement de posture quant à la conception du langage. Ainsi, le dialogisme, l'interaction verbale, le discours rapporté, quelle qu'en soit la forme, est appréhendé par tous comme relevant de la polyphonie. Toutefois,

⁵⁶⁹Ducrot OSWALD, « *Esquisse d'une théorie polyphonique de l'énonciation* », in *Le dire et le dit*, Paris, Éditions de Minuit, 1984, p.205.

⁵⁷⁰Francis JACQUES, « *La mise en communauté de l'énonciation* », *Langages* 70, 47-71. 1983.

⁵⁷¹Ibidem, p.37.

⁵⁷²Charles BALLY, *Linguistique générale et linguistique française*, Berne, A. Francke AG Verlag. 4ème édition revue et corrigée, 1965.p.35.

une formulation comme : « un énoncé est tourné non seulement vers son objet mais également vers le discours d'autrui portant sur cet objet »⁵⁷³ ne se limite pas à postuler le fondement inter discursif de toute production. Elle exprime également une propriété beaucoup plus fondamentale du langage selon laquelle toute "perception" et toute "connaissance" correspondent à des constructions impliquant le langage et l'ordre discursif. Le langage est ainsi présenté comme organisant et orientant la conscience dans l'appréhension du monde.

Le concept du dialogisme peut en outre être rapproché à celui d'intertextualité puisque l'intertextualité est un cas particulier de « l'interdiscursivité », pensé comme carrefour de discours. En effet, l'interdiscursivité, non explicitée, mais néanmoins réelle et convoquée, permet au locuteur de se construire la position d'un sujet raisonnant, conférant, de ce fait, une consistance particulière à son discours. Aussi, la dimension interdiscursive ne se limite pas à postuler l'existence de discours antérieurs mais exprime d'abord la fonction structurante du langage. Et donc, considérer le langage comme outil de connaissance et de structuration du monde, entraîne que le sens et la forme d'un énoncé ne sont pas déductibles de la prise en compte de son contexte immédiat, mais dépendent d'énonciations antérieures (discours interdiscursif) et de l'anticipation de ses interprétations (dialogisme interlocutif).

En partant d'une orientation sémiotique, l'énonciation dans le cadre du dialogue désigne « l'unité discursive, de caractère énonciatif, obtenue par la projection à l'intérieur du discours-énoncé, de la structure de la communication »⁵⁷⁴. Ainsi, le dialogue peut-être dénommé comme une « énonciation rapportée »⁵⁷⁵. C'est notamment parce ces dialogues sont énoncés par un narrateur non présent comme actant dans le récit, que les paroles des personnages rapportées comme des citations, encadrées par des formules débrayées du type : « Alors il dit : »⁵⁷⁶, peuvent être appelées embrayage interne⁵⁷⁷. Sans présupposé insoutenable, l'on peut penser que ces embrayages internes émis par le narrateur maintiennent un encadrement

⁵⁷³Bakhtine MIKHAIL MIKHAÏLOVITCH, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984, p.302.

⁵⁷⁴A.J. GREIMAS & J. COURTES, *op. cit.*, p.98.

⁵⁷⁵J. COURTES, *La sémiotique du langage*, Paris, Edition Armand Colin, Nathan, 2010, p.112.

⁵⁷⁶François RAȘTIER, *Essais de sémiotique discursive*, Univers sémiotiques. Collection dirigée par A.J. Greimas, Tours, Éditions Maison Mame, 1973, p.93.

⁵⁷⁷Ibidem,

homogène. À travers cet encadrement homogène se trouve comme projetée la structure d'un discours rapportée, ayant pour fonction de nous donner l'impression de sa présence, comme un témoin des faits narrés. Aussi, ce qui est constamment en œuvre, c'est simplement le souci du locuteur de donner une forte impression de vérité à l'événement rapporté.

En dépit de toutes ces confrontations, à travers la définition du dialogisme, abordons le discours rapporté, comme une circulation des discours, un acte dialogique. Pour ce qui est de l'énoncé rapporté, nous apportons quelques précisions sur le problème de la vérité (ou de la réalité) qui semble apparaître comme une étude très vaste⁵⁷⁸, mais qui tout de même va nous permettre de signifier un contexte interférentiel émanant d'un discours rapporté.

Nous donnons, ici déjà, un aperçu général de ces concepts, afin de mieux les expliciter. Il ne faut pas confondre « vérité » et « réalité », bien que la confusion soit souvent faite. L'on parle de réalité comme ce qui est perçu de manière concrète. Quant au concept de vérité, il désigne donc tout ce qui existe indépendamment de nous et qui n'est pas le fruit de nos pensées. Si la vérité se conçoit, il importe de remarquer également qu'elle se « dit »; ce qui suppose évidemment qu'elle ait recours au langage. Celui-ci nous apparaît donc comme directement impliqué dans la problématique de la vérité, en tant que telle. Pour exprimer le langage, il devra nécessairement se conformer à sa nature spécifique et par là-même s'opposer à l'erreur ou au mensonge. En fait, cette tendance nous paraît repérable, lorsque, l'on tient compte du seul fait que le mensonge contredit l'accord (régulier) entre le langage et la réalité.

La théorie de communication semble saisir la vérité, dans un discours énoncé, comme la relation d'un fait réel, la transmission "correcte" des messages, conformément au message reçu. En présupposant l'autonomie, le caractère résultant de tout langage, la théorie saussurienne a astreint la sémiotique à inscrire parmi ses

⁵⁷⁸ L'analyse de la *vérité* et de la *réalité* est vaste puisqu'elle varie selon les époques, les écoles, les méthodes, et les théories que développent à travers plusieurs disciplines : la philosophie, la linguistique, la psychanalyse, l'anthropologie, la sémiotique (à travers la linguistique et la méta-sémiotique qui relève du domaine de la philosophie, de l'ontologique, voir de l'éthique : qui met en jeu un contrat fiduciaire entre interlocuteurs).

projets dominants non pas le problème de la vérité, mais celui du « dire-vrai, de la véridiction »⁵⁷⁹.

L'on peut constater que l'intégration du problème de la vérité à l'intérieur du discours rapporté peut-être interprété d'abord comme les marques de véridiction (ou d'un discours de type "réaliste"), assurant sur ce plan une certaine cohérence discursive. Cependant, la transmission de la vérité, entre les interlocuteurs, dépend uniquement de la coordination convenable des mécanismes épistémiques. C'est-à-dire que le contenu de l'énoncé n'est définitivement interprétable que par rapport au jeu qui est établi entre l'énonciateur et l'énonciataire⁵⁸⁰. Ainsi, à partir d'un rapport qui les lie, la vérité apparaîtra comme une proposition ou une "croyance" que cette proposition exprime. Cette forme particulière de la vérité met en jeu le *paraître* (saisi de manière sensorielle) et l'*être* (qui échappe par définition à toute appréhension sensible). De ce fait, ce consentement tacite repose sur un *contrat de véridiction* qui dépend, de la manifestation, de l'instance de l'énonciataire, apte à accorder au message reçu un statut au *niveau de l'immanence*. Ainsi, le bon fonctionnement de ce *contrat énoncif* peut aussi se révéler à partir de quelques « *diverses attitudes épistémologiques collectives, culturellement relativisées, concernant l'interprétation véridictoire des discours-signes* »⁵⁸¹. De ce point de vue, le signifié donne au référent, implicitement, une impression que les normes traditionnelles sont fondées sur la "réalité". L'on peut remarquer avec A.J. Greimas que :

« [...] certaines sociétés exploitent, par exemple, la matérialité du signifiant pour signaler le caractère anagogique et vrai du signifié (la récitation recto tono des textes sacrés, la distorsion rythmique des schémas d'accentuation, par exemple, insinuent l'existence sous-jacente d'une voix autre et d'un discours « vrai » qu'elle tient) »⁵⁸².

En plus du contrat de véridiction, il existe une autre procédure discursive qui contribue, elle aussi, à produire le même *effet de sens* (le vrai-dire). C'est dire que ce qui est vrai pour le signifiant et le signifié analysé distinctement, l'est aussi lorsqu'il

⁵⁷⁹A.J. GREIMAS & J. COURTES, *op. cit.*, p.417.

⁵⁸⁰J. COURTES, *Analyse sémiotique du discours, op. cit.*, p.42.

⁵⁸¹A.J. GREIMAS & J. COURTES, *op. cit.*, p.417.

⁵⁸²*op. cit.*,

s'agit de l'interprétation méta-sémiotique de la vérité. En fait, l'analyse du signifiant /signifié est pour nous un moyen de valoriser, *le dire-vrai* du discours rapporté. Mais, face au relativisme culturel qui peut engendrer des *connotations véridictoires*, se profile une reformulation de la problématique de la "vérité", du fait que la vérité pourrait être mise en cause, comme vraie, fausse ou secrète. En un mot, la vérité pour être assumée, doit se déplacer de l'instance de l'énonciateur à l'énonciataire, vers une analyse de l'interférence . Et donc, l'énonciateur n'est plus censé produire des discours vrais, mais des discours énoncés, produisant un effet de sens qui relève de la *vérité* comme un principe dialogique.

À travers l'énoncé rapporté, la nature spécifique de l'extrait de texte, appliqué à une analyse de l'interférence , sera exploitée, dans un sens tout proche de celui que nous adopterons provenant d'A.J. Greimas. Ainsi, dans cette étude, l'interférence sera saisie à partir du rapport signifiant/ signifié, soit d'une valeur réellement véridictoire, dans un acte oral traditionnel. En outre, dans la suite de cette approche, nous allons analyser une unité discursive, afin de mettre une approche interférentielle, à travers le cadre dialogique.

II.5.1. Du cadre dialogique à l'acte oral traditionnel : l'apport de l'interférence

Comme nous l'avons déjà dit, le dialogisme est un principe général qui caractérise le langage. Faudrait-il alors réserver la notion de dialogisme uniquement au discours alors qu'elle révèle également l'attitude d'un locuteur, à travers son énoncé, à savoir ce qu'il dit de ce qu'il sait ? Si nous insistons tant sur ce procédé d'énonciation, une forme dialogique dans des genres oraux africains, auquel nous appliquerons une analyse interférentielle, c'est qu'il présente un mode véridictoire. Et ce mode de véridiction lui accorde un statut de l'immanence, statut s'appuyant solidement sur des marques qui manifestent une valeur de vérité⁵⁸³.

Dans le cadre d'une étude de consistance, nous étudierons cet énoncé ci-dessous. L'utilisation de ces marqueurs de dialogisme est actualisée par des formes communément appelées "mots" ou "expressions". Ainsi, le narrateur en usant des

⁵⁸³ Ce que nous appelons ici *valeur de vérité* d'un énoncé est défini par la cohérence discursive, mais qui particulièrement dépend exclusivement aux mécanismes épistémiques.

marques grammaticales⁵⁸⁴ lui permet d'accoter son énoncé à des énoncés antérieurs relevant de l'interdiscours et prouvant la véracité de son énoncé rapporté. Pour être explicite, le discours du locuteur prend un aspect réel et convoqué, dans la mesure où l'interlocuteur doit pouvoir en imaginer la véracité et, en tout cas, admettre que ces faits de la tradition orale existent même s'il n'est pas capable de les prouver. Ici, l'acte qui relève de cette communication traditionnelle ne tolère pas certaines formes de distraction, puisqu'il semble délicatement se dérouler aux regards . La preuve est que les différents éléments de la création s'interrogent et se répondent comme dans cet énoncé rapporté qui suit :

«Âmes de mes ancêtres, je tends cette poule vers vous et remets mon sort entre vos mains : accepter-la et guidez mes pas.

Alors il dit : le sort me sera-t-il favorable? Puisse cette poule noire que je vous offre, se retrouver sur le dos avant son agonie. Dans le cas contraire qu'elle reste couchée sur le ventre. [...] il versa le sang qui jaillissait du cou blessé sur les fétiches et jeta la poule par terre. Elle battit effroyablement des ailes, décrivit un cercle de poussière et de sang, essaya de se retourner sur le dos et finit par s'immobiliser sur le ventre. Puis elle s'éteignit.

Que le sort s'accomplisse, murmura tristement le vieux Fanhikroi. »

585

Pour la compréhension de ce texte, il n'est peut-être pas inutile d'apporter quelques précisions syntaxiques. Nous sommes, en effet, en présence d'une prosopopée : « âmes de mes ancêtres », « vous offre » et « vos mains ». Cette invocation poétique est une incantation révélant de l'acte du monologue. Le verbe à l'impératif introduit, d'abord, un discours direct « accepter-la et guidez mes pas ». Ensuite apparaît un marqueur énonciatif⁵⁸⁶ ou dialogisme « Alors il dit » et enfin l'emploi du subjonctif présent : « Que le sort s'accomplisse » qui dénote d'une

⁵⁸⁴ Jacques BRES & Sylvie MELLET (dir), *Langue française 163* « Dialogisme et marqueurs grammaticaux », Paris, Larousse. 2009.

⁵⁸⁵ *Jusqu'au seuil de l'irréel, op. cit.*, p.70.

⁵⁸⁶ Robert VION, « Modalisation, dialogisme et polyphonie » in L. Perrin, 105-123. 2006a ; R. Vion, « Les dimensions polyphonique et dialogique de la modalisation », in *Le Français Moderne* 2006b /1, 1-10 ; R. Vion, « La modalisation, un mode paradoxal de prise en charge », in Danielle COLTIER & Patrick DENDALE (éds), *La prise en charge énonciative. Quelques études*, Bruxelles, DeBoeck, collection *Champs Linguistiques*, 75-91. 2011.

subjectivité qu'implique le discours de l'énonciateur-observateur. Aussi, la prolifération des temps verbaux cerne un noyau d'indicible où se logent le désir du narrateur et la possibilité de tout sentiment rigide d'appartenance idéologique ou identitaire. Ainsi, ces différentes approches syntaxiques justifient une des préoccupations de O. Ducrot qui est de savoir : comment peut-on déceler un point de vue si, comme aucune forme linguistique n'en venait matérialiser l'existence ?

Aussi, le locuteur construit, par une approche interférentielle, à travers ces adverbes « effroyablement » et « tristement », un point de vue sur le fait rapporté. Même si ce "point de vue" ne s'exprime pas avec des mots précis, le locuteur laisse entendre, à partir de son discours rapporté, un état sensible, en manifestant son affectivité. En outre, la notion de "point de vue" ne saurait donc éliminer celle de discours dont elle évoque l'existence. Nous remarquons que la présence de marqueurs grammaticaux ou des marqueurs énonciatifs contribue alors à convoquer des univers discursifs réels ou imaginaires, explicites ou suggérés, relevant d'un dialogisme interdiscursif. Bien qu'elles ne soient pas des unités syntaxiques "effroyablement" et "tristement" sont des unités d'énonciation en relation avec une unité phrastique qui renvoient fréquemment à des affects (*états*), en relation avec la structure prédicat-argument⁵⁸⁷, traduisant aussi la signification interférée de l'énoncé rapporté.

Après ces quelques observations, nous revenons à une approche plus sémiotique pour appliquer à cet extrait quelques concepts saussuriens, dans lesquels transparaît la procédure qui aboutit aux préoccupations du "dire-vrai". Ces concepts inscrivent le dialogue dans un mode de véridiction. D'abord, ce monologue inséré dans le discours narratif référentialise ce discours, tout en relatant les faits de manière perceptive, précisément visuelle. À travers celui-ci, nous constatons que le narrateur-observateur excède le discours du narrateur-locuteur, qui semble être témoin de l'événement narré. De ce fait, ce discours présente un type de formule énonciatif : « Alors, il dit » relevant du "dire vrai" et qui rend "réelle" la situation rapportée. Autour de cette formule « Alors, il dit » s'inscrivant dans le concept du "dire vrai", nous remarquons une approche sémio-anthropologique et culturelle du

⁵⁸⁷ Denis CREISSELS, *Éléments de syntaxe générale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995, pp. 149-150.

discours rapporté. Si l'on considère tout d'abord l'image décrite par rapport à la mort de (l'animal), l'on peut dégager une opposition qui articule le continuum de l'agonie lié à la position, selon le rapport /dos/ vs /ventre/.

Ainsi donc, dans les pratiques sacrificielles traditionnelles, au cours de l'immolation, la position qui précède immédiatement la mort de l'animal détermine la réponse à une invocation. La position sur le *dos*, équivaut à un présage paisible ou favorable, et celle sur le *ventre* correspond à un destin défavorable, funeste, fatal ou tragique. Autrement dit, ces positions du corps (dos/ventre) prises par l'animal pendant son agonie sont de l'ordre du signifiant, de l'expression, et elles sont corrélables, du point de vue du signifié, au rapport de *vie / mort* qu'elles ont avec le destin du personnage du récit. L'annonce d'un destin favorable, satisfaisant, se présente par la position sur le "dos", alors que celle, d'un mauvais présage exhibe une position sur le "ventre", comme cela s'est toujours montré, dans des pratiques rituelles sacrificielles.

Il faut noter plus particulièrement que le présage du destin paisible (*vie*) ne puisse exposer une position incompatible avec les principes occultes traditionnels, tout comme il sera objectif que les normes occultes prédisent un avenir tragique (*mort*) sans qu'un indice significatif ne soit présagé. Ainsi, l'on se rend compte que ces parties du corps sont utilisées pour parler d'autre chose que du corps, à savoir la transmission d'un message, à partir de pratiques culturelles et l'évidence du bien-fondé de ces pratiques rituelles ancestrales. Au signifiant du *corps*, correspond ainsi un signifié socio-culturel ; d'où une homologation possible, du genre, représenté par ce schéma :

dos (<i>vie</i>)	destin favorable (<i>gloire</i>)
ventre (<i>mort</i>)	destin défavorable (<i>funestre</i>)

En un mot, ce qui est susceptible d'être vrai pour le signifiant et le signifié pris distinctement, l'est aussi quand il s'agit de *l'interprétation de la métasémiotique de la*

vérité, à partir des signes. En effet, l'interprétation des marques véridictoires, *l'être* et le *paraître* implique la croyance des normes rituelles, est susceptible de produire des référents vie / mort, fondés sur une "réalité" comme moyen pour valoriser le "d'iré-vrai" du discours énoncé. Aussi, parler de /vie/ n'est évidemment possible qu'en référence à la /mort/. Et c'est ici que l'analyse sémiotique nous permettra de comprendre, peut-être, l'attitude du vieil Fanhikroi angoissé par l'idée de se rendre chez le commandant de cercle.

Si l'on considère, que la situation rapportée constitue un langage, c'est-à-dire ce qu'il signifie (le contenu) est autre que ce qui le signifie (l'expression). L'on perçoit dès maintenant que la situation comporte un double aspect. D'un côté, la situation présente une "invocation rituelle" qui relève plutôt du *signifiant*, et de l'autre côté, une signification, qui est de l'ordre du *signifié*. C'est en effet, à travers cette invocation que l'énonciateur est susceptible d'apprécier le sens et la vérité que véhicule les images du discours, à savoir celle d'une situation "inquiétante" rapportée. Dans la suite de l'extrait, par une perception sensorielle, l'état psychologique du vieux Fanhikroi est mis en exergue, tel qu'enregistré par les yeux et les oreilles de l'observateur. L'on notera d'ailleurs que seul est bien explicité, comme une conséquence directe de ce qui a précédé, l'état dysphorique du vieillard qui «*murmura tristement* ». Aussi, le discours rapporté, dans lequel l'embrayage est manifesté, est une preuve de véridiction. Cette véridiction *fait être et fait paraître ce qui est vrai*⁵⁸⁸ puisqu'après l'incantation, le locuteur-observateur révèle, par sa perception auditive, une attitude dysphorique manifestée par le personnage et indiquée par le narrateur. Et cela, grâce à l'analyse du signifiant et du signifié, produisant la "vérité" par un effet de sens imposé volontairement par le locuteur-observateur, à travers le discours rapporté du narrateur.

C'est aussi là, tout le sens donner à l'analyse interférentielle, qui apparaît comme l'interprétation du rapport expression/contenu. Si l'on cherche à percevoir un animal agonisant, dans un rituel, il y a d'abord, l'immanence des us et coutumes qui semblent généralement perceptibles, même pour une personne ou un locuteur étranger à ces pratiques. Ensuite, ce que nous saisissons, mais qui échappe à la

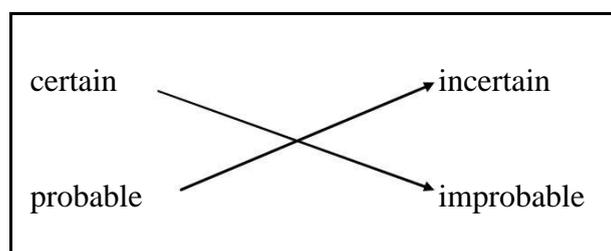
⁵⁸⁸ Ablali DRISS & Dominique DUCARD, *op. cit.*, p. 277.

personne étrangère à travers ce rituel, relève du signifié. De ce fait, l'interférence se trouve également dans la signification qui lui est socio-culturellement affectée.

Ainsi, le "dire vrai" de ce discours, à l'égard des conditions de prédictibilité, ne dépend pas nécessairement des énoncés prédictifs, mais aussi des circonstances dans lesquelles s'insère la dimension cognitive, à travers les modalités prédictives.

II.5.2. Le dialogue rapporté, comme une interférence modale

Ici, nous analysons, une autre perspective de la dimension interprétative du discours rapporté, celle de la modalité prédictive, afin de saisir la véridiction de cet énoncé. Si tout présage est le passage du secret à la révélation, alors le sacré apparaît être inscrit non seulement à l'intérieur du système divinatoire, mais aussi au niveau de la pragmatique du discours. En tout cas, le faire interprétatif de l'énonciateur aura pour fonction de révéler à l'énonciataire, muni lui aussi de son propre faire interprétatif, des "choses cachées". De ce fait, cette croyance traditionnelle est considérée, en tant que système rationnel qui relève d'un savoir, d'un univers cognitif⁵⁸⁹. Et comme savoir, c'est connaître, c'est aussi présager, alors l'énonciateur compétent s'installe dans le discours, capable de rendre "vraie" la prédiction. Or, nous constatons que la prévisibilité, dans un discours divinatoire est caractérisée par un double aspect, elle pourrait être distinguée par la "probabilité" ou par l'"incertitude", puisque le problème de la prévisibilité ne concerne, strictement parlant, que l'avenir. À partir de la dualité du faire cognitif, un carré sémiotique peut être mis en place :



Tel quel, le carré sémiotique est en mesure de rendre compte de la commotion cognitive que préfigure le présage, à travers l'énoncé rapporté. Ainsi, la

⁵⁸⁹ A.J. GREIMAS, « Le savoir et le conte : un seul univers cognitif » in *Du sens II, op. cit.*, pp. 115-133.

série de termes contradictoires que sont certain - incertain, probable - improbable, est susceptible d'élaborer la véridiction du discours rapporté, à partir d'un processus modal. Le discours modal peut-être considéré, pour l'énonciateur, comme un "devoir être", puisqu'il est un acte traditionnel qui impérativement s'impose. S'il est vrai que la certitude présuppose sur le carré sémiotique l'existence de l'incertitude, le discours prospectif ne prévoit pas des événements impossibles, alors il est défini par son aspect modale d'un "ne pas devoir " ou "pouvoir être". Ainsi, l'abstraction faite de son énonciation rapportée est de « *ne pas faire paraître ce qui n'est pas [est d'autant plus] vrai que faire paraître ce qui est* »⁵⁹⁰. De ce fait, nous considérons que les conditions de prédictibilité du discours rapporté, dépendent effectivement de la compétence de l'énonciateur, par son faire interprétatif et persuasif. L'on à observer, à travers ces « *faire* » interprétés que la structure modale de la prédiction est défini comme une négation du nécessaire grâce à l'analyse de l'interférence.

Nous pouvons constater que le discours prédicatif, ainsi placé sur les modalités épistémiques, se défini selon le jugement épistémique de l'énonciataire (entre le faire interprétatif et le faire persuasif de l'énonciateur). En outre, en révélant, des circonstances prévues ou imprévues vers la subjectivité d'une destinée, ces modalités prescrites vont catégoriser d'un côté l'affirmation, et de l'autre la négation. Cependant, nous remarquons que les termes d'"improbable" et d'"incertitude" sont exclus du discours divinatoire, puisque, dans la tradition orale, c'est sur la deixis positive (S₁ – S₂)⁵⁹¹ uniquement que la prédictibilité se développe. À partir de ce point de vue, si pour l'énonciateur le discours se présente sous sa forme de "dire vrai", alors la prédiction sera caractérisée par la "certitude". Pour l'énonciateur, en revanche, le présage va s'avérer comme "probable".

A travers le discours rapporté, les modalités prévisibles, nous ont permis de saisir l'interférence appliquée à l'art oral comme un système divinatoire. Pour résumer cet aspect de la prévisibilité et préciser le champ d'analyse de la véridiction, nous pouvons donc dire que la prévisibilité d'un présage repose sur des modalités prédictives. Et que la prévisibilité se circonscrit sans quitter l'aire ou la sphère cognitive, mais tout en investissant la sphère pragmatique. Toutes ces analyses

⁵⁹⁰ Driss Ablali & Dominique DUCARD, *op. cit.*, p. 277.

⁵⁹¹ A. J GREIMAS & J. COURTÉS, *op. cit.*, p.31.

soumises à la prévisibilité se sont occupées à élaborer une approche interférentielle, dans le discours traditionnel.

Voilà quelques-unes des caractéristiques du discours narratif que le narrateur-observateur à traduit, en utilisant divers procédés linguistiques verbaux et non-verbaux traditionnels, à travers cette approche interférentielle. L'on comprend que l'art de la communication, mieux que tout autre procédé, est le moyen privilégié d'exprimer, à partir des interférences linguistiques, une analyse sémiotique, fournissant « un critère immanent purement perceptif de pertinence significatif »⁵⁹².

⁵⁹² J. FONTANILLE, *Pratiques sémiotiques : immanence et pertinence, efficience et optimisation*, N.A.S, op. cit. , p.77.